

Deux frères (presque) jumeaux : Jules Renard et André Gide

Rapprocher Jules Renard et André Gide peut surprendre tant le premier semble appartenir au début du XXe siècle et le second à notre modernité. Or, ils furent contemporains puisque Jules Renard est l'aîné de cinq années d'André Gide.

Dans son *Journal*, Renard cite trois fois Gide. Le 23 décembre 1891, il note qu'il rencontre l'auteur des *Cahiers d'André Walter* chez Schwob. Renard a 27 ans et Gide 22 ans. Ils sont alors tous les deux des débutants, mais Renard possède l'avantage d'avoir participé deux ans plus tôt à la création de la revue *Mercure de France*¹. Schwob présente Renard comme un « entêté insupportable » à Gide qui dit à celui-ci : « Si vous ne l'êtes pas, vous en avez l'air. » Renard trace un portrait de Gide en adolescent fragile, amoureux d'un Oscar Wilde « imberbe aussi ».

La 2^e citation date du 13 janvier 1897. Il s'agit d'un dîner où, suite à un article sur le Naturisme paru dans l'*Echo de Paris*, on évoque « l'étonnante précocité des jeunes ».

Enfin, le 27 novembre 1909, Jules Renard note un propos de Boylesve : « Ce qu'André Gide déteste le plus dans *la Bigote*, ce sont les trépignements du public. » La pièce donna lieu à un commentaire déçu d'André Gide : « Je croyais jusqu'à ces derniers temps mon admiration pour Renard sans bornes ; il me les a fait, ce soir, sentir assez durement. / Trépignements du public à chaque flèche anticléricale. C'était à donner envie de se plonger dans l'eau bénite. / Avec quelles délices je relis ce matin *Poil de Carotte* et *Monsieur Vernet*. »²

Cet article provoqua une lettre de la part de Renard dans laquelle il confirme son anticléricisme : « Je ne trouve aucun sens à un curé, *aucun, jamais*. » Puis, il félicite Gide pour son « très beau livre », *La Porte étroite* : « il faut que je l'admire, à part entière, à cause de l'idéal, qui n'est pas le mien, que vous y avez mis. »

Gide répond en commençant par un très direct : « C'est bien de m'avoir écrit. » Il précise à Renard qu'il ne lui reproche pas son anticléricisme, mais de tricher, de « confondre les genres ». Pour Gide, Renard aurait dû plutôt écrire un

¹ A cette époque, Jules Renard y publie chaque mois, sans discontinuité.

² *La NRF*, déc. 1909. *Essais critiques*, Pléiade, 1999, p. 202. Dans un article sur Giraudoux (*La NRF*, juin 1909 ; *Essais critiques*, p. 181), Gide établit un rapprochement avec Jules Renard dont il évoque la « savoureuse âcreté de son humeur peccante », et le 26 octobre 1909, il écrit à Ghéon : « Sais-tu que le théâtre complet de Renard a paru en volume à 3 francs 50 ? J'y ai lu hier *Monsieur Vernet* avec un certain épatement, c'est décidément meilleur que *La Bigote* » (Corr. Gide-Ghéon, t. II)

pamphlet car « L'œuvre d'art *ne doit rien prouver*. » Et il confie qu'avec l'héroïne de *La Porte étroite*, il a voulu faire un portrait. Il conclut : « pour l'amour de ceux qui vous aiment, continuez à préserver votre art des préoccupations qui l'abîment. »³

Quant au *Journal* de Gide, on y trouve Renard mentionné quatre fois. Le 25 mai 1905 : « Je relis de l'excellent Renard. » Puis, en 1925, Gide évoque la première rencontre chez Schwob : « A ce moment, je n'avais encore rien lu de Renard et ce nom ne me disait rien. » Aux yeux de Gide, Renard s'était montré « fermé » car il prétendait que « rien ne saurait l'intéresser qui ne fut d'origine française. » Puis, Gide relate une deuxième rencontre lorsqu'un jour, il croisa Renard sortant de chez Schwob.

Du 6 au 20 août 1926, Gide juge sévèrement le 1^{er} tome du *Journal* de Renard, qui vient de paraître chez Bernouard : « Oasis : le *Journal* de Jules Renard, que je déguste.../... Etrange cette vie qui va se rétrécissant... » Le 8 mars 1929, il apprécie mieux le second tome : « Je lis avec ravissement le *Journal* de Jules Renard (1903-1905). Moins recroquevillé que le précédent. Il y a là, par moments, de l'excellent, du parfait, et parfois même, ô surprise, de l'attendri. »

Pour revenir aux débuts de Renard et de Gide, lorsqu'ils se rencontrent en 1891, ils ont publié à compte d'auteur *Sourires pincés* et *Les Cahiers d'André Walter*, tandis que *L'Ecornifleur* est annoncé.

Pendant les dix années qui suivront, Renard publiera plusieurs chefs-d'œuvre avec un succès de librairie grandissant et connaîtra même un début de gloire théâtrale. Marié en 1888, avec bientôt deux enfants, cet « homme de lettres » - comme il se nomme lui-même - gagne sa vie avec sa plume. Ainsi, fournit-il maints textes à piges aux revues qui, réunis en recueils, constitueront en particulier les deux chefs-d'œuvre *Poil de Carotte* et *Histoires Naturelles*.

On ne trouve pas de traces de commentaires de la part de Gide pour ces deux livres⁴. Par contre, lors de l'édition augmentée du *Vigneron dans sa vigne*, en 1901, le jeune Gide écrira un article très élogieux : « Je ne crois pas avoir encore eu l'occasion de dire combien j'admire Jules Renard. Je l'admire comme s'il était mort, - tant je suis étonné qu'on écrive si bien aujourd'hui. Je le relis comme un classique. Peu m'importe si, dans le cours du livre, de ci de là je trouve quelques petits morceaux moins bons : La Fontaine a bien écrit aussi de mauvais contes ; ils sont même plus fréquents que les bons. L'important c'est que les bons y soient. *Honorine*, *Mademoiselle Olympe*, *Le Petit Bohémien*, et combien d'autres ! sont des chefs-d'œuvre, - ou ce mot n'a pour moi plus de sens... Je crains d'exagérer, relis encore une fois ces

³ *Prétextes*, pp. 299-300, ou *Essais critiques*, pp. 1036-1037.

⁴ Dans *Le Subjectif* (Cahiers d'André Gide 1, Gallimard 1969), on trouve notées les lectures de *Sourires pincés* et *L'Ecornifleur* (1892), *Coquecigrues* et *La Lanterne sourde* (1893).

pages, et pas plus qu'à ma première lecture, je ne trouve rien à reprendre, rien à vouloir de plus, rien à gratter. Et vive la littérature française ! »⁵

Renard répond à Gide par lettre du 14 décembre 1901 : « Je vous crois incapable d'une vaine flatterie, il faut donc que je vous accuse d'erreur. / Vous vous trompez, voilà tout. Il ne m'est pas moins impossible d'accepter de pareils éloges que de nier le plaisir qu'ils me font. / Plus simplement je dirais qu'ils me troublent – et je vous serre la main. »⁶

L'admiration de Gide pour Renard est d'ailleurs partagée avec son ami Claudel, bien que Gide se dise surpris que l'auteur de *Tête d'Or* place Jules Renard parmi les plus grands écrivains de son époque⁷.

Les politesses entre Gide et Renard sont récurrentes. En 1895, Gide envoie *Paludes* à Renard en édition bibliophile avec cette dédicace : « A l'admirable Jules Renard / en grand hommage. » Renard répond le 15 juin : « ...J'ai lu *Paludes*, comme autrefois les *Cahiers d'André Walter*, avec une curiosité mêlée de crainte. Je ne suis pas sûr d'aimer vos livres d'une manière qui ne peut point vous être désagréable. Ils me troublent et ils m'amuse. J'entends par ce dernier mot qu'ils mettent mon esprit en fête. Et pourtant ils me troublent. Je les lis avec un peu de l'effort qu'il vous a fallu faire pour les écrire. J'espère que, malgré les distances, vous sentirez ce que j'exprime si mal. Laissez-moi vous rendre hommage pour hommage et me féliciter d'être intellectuellement votre ami. »⁸

Le 21 octobre 1896, Renard remercie Gide pour l'envoi de la nouvelle édition, au *Mercure*, du *Voyage d'Urien* suivi de *Paludes* : « ...Je ne sais rien de votre vie et des pays que vous habitez, mais j'aurais beaucoup de plaisir à regarder avec vous un paysage. Nous n'aurions pas ce qu'on appelle une conversation, mais nos paroles profondes ou insignifiantes iraient d'elles-mêmes, ensemble ou séparément, vers le paysage. / Peut-être aussi que je vous serais vite insupportable. / Mais j'aime bien *Paludes*. »⁹

Autre lettre de Renard à Gide, le 8 août 1898 : « Je vous remercie, cher Monsieur André Gide, de ce que vous voulez bien écrire de moi à Angèle. Vraiment je ne le méritais pas, mais est-il besoin que je m'excuse de « mes apparences » auprès d'un homme comme vous. / Je vous serre la main. » En

⁵ *Essais critiques*, Pléiade, 1999, p. 119. Une note de Pierre Masson (p. 1005) nous apprend que Renard avait adressé son livre à Gide avec cette dédicace : « A André Gide, hommage d'un lecteur du *Roi Candaule*. »

⁶ *Lettres inédites*, Gallimard, 1957.

⁷ Cf. Corr. Gide-Claudel, Gallimard, page 254. L'admiration de Claudel pour Renard date de l'époque où ils appartenaient au même groupe d'amis. Gilbert Gadoffre a montré dans son édition critique de *Connaissance de l'Est* la relation des premières pages de ce livre avec les *Histoires naturelles* de Renard que Claudel venait de lire. Renard et Claudel se brouilleront suite à l'affaire Dreyfus.

⁸ *Dans la vigne de Jules Renard*, Léon Guichard, PUF, 1965.

⁹ *Idem*.

effet, Gide avait dans *L'Ermitage* comparé Renard à La Fontaine.¹⁰

A la fin du XIXe siècle, il était courant que les revues créent leur propre maison d'édition, publiant le plus souvent à comptes d'auteurs, mais ce fut le *Mercure* qui y réussit le mieux. La Société du *Mercure de France* avait Alfred Vallette, Rémy de Gourmont et Jules Renard pour administrateurs. *Aphrodite* de Pierre Louÿs (1896) fut un succès de librairie. *Ubu roi* de Jarry en 1896 paraît la même année. Gide publie au *Mercure* tous ses premiers livres dont les *Nourritures terrestres* en 1897 jusqu'à ce que les *Editions de la NRF* prennent le relais en 1911. Son premier succès de vente fut *La Porte étroite* en 1909. *Connaissance de l'Est* de Claudel fut publié en 1900 et 1907¹¹ au *Mercure*, et *Alcools* d'Apollinaire en 1913. Jules Renard publie l'édition augmentée du *Vigneron dans sa vigne* en 1901.

Bien qu'administrateur du *Mercure*, Renard n'y publie quasiment pas ses livres. Son best-seller *Poil de Carotte* est chez Calmann-Lévy en édition à bon marché illustrée par Poulbot. En novembre 1908, Fayard publie son *Frères farouches, Ragotte*¹² à 40 000 exemplaires, ce qui permet de baisser le prix à 1,35 F au lieu de 3,50 F. C'est justement le moment où *La NRF* démarre¹³. Début 1909, une note de lecture sarcastique de Rachilde, l'épouse de Vallette, contre *Ragotte*¹⁴ et son auteur, conduit Renard à démissionner de son poste d'administrateur du *Mercure*, puis à revendre ses actions. Renard utilisera cet argent pour faire des travaux dans la maison de son enfance qu'il doit habiter à nouveau.

Utilisant sa jeune revue *La NRF*, Gide attaque Rémy de Gourmont en avril 1910 : « Le scepticisme est peut-être parfois le commencement de la sagesse ; mais c'est souvent la fin de l'art. », « Deux passions, deux haines : celle du christianisme, celle de la pudeur. »¹⁵

En 1903, Gourmont avait publié *Physique de l'amour, essai sur « l'instinct sexuel »* où il critique la pudeur humaine. Gide prit connaissance de cet ouvrage au moins en 1909. Dans le chapitre « La question des aberrations », Gourmont écrit : « Il y aurait très peu d'hommes et de femmes aberrés si les habitudes morales permettaient la satisfaction toute simple des

¹⁰ *Essais critiques*, p. 16.

¹¹ Edition dont Gide corrigera les épreuves pour rendre service à Claudel. Cf. *Journal* de Gide au 24/04/1907 : « Admirable *Connaissance de l'Est...* »

¹² Michel Arnauld (pseudonyme de Marcel Drouin, beau-frère et ami de Gide) publie une note de lecture élogieuse dans *La NRF* de mars 1909.

¹³ Pour les débuts de *La NRF*, Cf. *André Gide et le premier groupe de La NRF*, Auguste Anglès, Gallimard, 1978, ainsi que *André Gide, tome I (1869-1911)* de Claude Martin, Fayard, 1998.

¹⁴ La note de Rachilde est rejetée en fin de rubrique. Rachilde y attaque l'Académicien Goncourt et le maire de village dont les livres seraient encensés par des articles de commande. La même année, Vallette, dans un tête-à-tête avec Léautaud, traite Jules Renard de « paysan parvenu » et lui reproche de ne plus donner de textes qu'aux revues qui les rétribuent. (Cf. *Journal littéraire*, Paul Léautaud, tome II.)

¹⁵ *L'Amateur de M. Rémy de Gourmont*, *Essais critiques*, Pléiade, 1999, pp. 228-235.

besoins sexuels, si les deux sexes avaient la possibilité de se joindre toujours au moment opportun »¹⁶, ce qui sans doute ne pouvait qu'encourager Gide à écrire son *Corydon*.

Rémy de Gourmont (1858-1915) occupait une place importante dans le monde littéraire parisien. Présent dès le numéro 2 au *Mercure de France*, en 1891, il avait perdu son poste à la Bibliothèque Nationale à la suite d'un article retentissant contre le patriotisme revanchard¹⁷. A noter également un article enthousiaste sur les *Chants de Maldoror*¹⁸ suivi de la publication des *Poésies* de Ducasse (1891).

De longue date, Gide n'appréciait pas Gourmont. Prétendant ne pas tenir compte de sa disgrâce physique, il le trouvait laid moralement. Il lui consacre une page virulente au 17 mars 1904 de son *Journal* : « Il brutalise. Quel chirurgien sans cœur ! »

En 1896, Gourmont avait publié un « *Livre des masques* » où il donnait 53 portraits de symbolistes. Il y déclare le jeune Gide « l'un des plus lumineux lévites de l'Eglise » et il évoque « l'histoire ingénue d'une âme très compliquée, très intellectuelle et très originale. »¹⁹ Les pages consacrées à Jules Renard sont dithyrambiques. Il cite in extenso *Une famille d'arbres* et conclut : « Quand les anthologies accueilleront cette page, elles n'en auront guère d'une ironie aussi fine et d'une poésie aussi vraie. »²⁰

Gourmont s'était également trouvé en travers du chemin de Gide à *L'Ermitage* qu'ils co-dirigèrent en 1905 et 1906.

Gide disait qu'il étouffait au *Mercure*.²¹ En 1914, le catalogue du *Mercure* comptait environ sept cent titres, tous domaines confondus, et la revue était devenue une encyclopédie bimensuelle de 192 pages. La science était présente et la littérature étrangère occupait une place importante. On trouve par exemple la traduction d'*Ecce Homo* de Nietzsche en cinq livraisons de 1908 à 1909.

Quinze mois après la création de *La NRF*, Gide utilise ce support pour attaquer Rémy de Gourmont. Même s'il reste en bons termes avec Vallette, il est évident qu'il y a pour Gide nécessité vitale de s'affirmer, au moment où il se plaint que la construction de la Villa Montmorency ravage ses finances. Coïncidence : c'est l'année où meurt Jules Renard.

Il semblerait que tout se passe comme si, pour Gide, après la disparition de *La Revue blanche* (1903) et de *l'Ermitage* (1906), le *Mercure de France* était le modèle de réussite à suivre pour faire mieux encore, et Jules Renard

¹⁶ Les Editions 1900, 1989, p. 183.

¹⁷ *Le joujou patriotisme*, avril 1891.

¹⁸ « Ce fut un magnifique coup de génie, presque inexplicable. »

¹⁹ Les Editions 1900, 1987, pp. 108 et 110.

²⁰ *Idem* p. 72.

²¹ En 1946, dans un article consacré au *Mercure de France* (in *Feuillets d'automne*), il écrit : « Non point que je souffrisse de mon peu d'importance en ces lieux ; mais on y manquait d'air ; j'y étouffais. »

l'exemple prestigieux d'écrivain-artiste dont les erreurs n'étaient pas à répéter. Nul doute que *La NRF* ressemble physiquement au *Mercure de France*. Il y a dans les deux cas reprise d'un titre ancien et présence de la dénomination nationale, et le format est identique ²². La préface du premier n° annoncera clairement l'intention de « rapprocher des romanciers et des poètes ayant débuté depuis dix ou douze ans » et précise : « Malgré l'accueil qu'ils trouvent dans les revues aînées, ils en désirent une où ils se sentent complètement libres et chez eux. » ²³

Dans le numéro de janvier 1908 du *Mercure*, Henri Bachelin avait consacré un article très documenté de vingt pages sur Jules Renard ²⁴ dont il était l'ami. En juillet 1910, *La NRF* consacrera vingt pages d'hommage posthume à Jules Renard sous la forme de deux articles, l'un de Michel Arnauld ²⁵ et l'autre de Bachelin qui deviendra l'un des collaborateurs de *La NRF*.

Par la suite, Gide se battra pour obtenir les droits de publication de la correspondance de Renard qu'il considère « des plus importantes. » *La NRF* publie les *Lettres à l'amie* en juillet 1913, et *L'œil clair*, recueil de textes courts de Renard la même année ²⁶. Gide écrit à Schlumberger : « Certaines des « chroniquettes » me ravissent particulièrement. » ²⁷

Pour conclure, nous émettrons l'idée que ce qui relie Jules Renard et André Gide, c'est une admiration partagée pour Buffon, en particulier à travers son célèbre *Discours sur le style*. Si la relation entre Renard et Buffon va de soi ²⁸, Gide écrit dans son *Journal* en date du 24 octobre 1915 : « Je n'ai jamais rien produit de bon que par une longue succession de menus efforts. Nul n'a plus médité, ni mieux compris que moi le mot de Buffon sur la « longue patience ».

Débuts avec la poésie, puis récits, romans, théâtre, journal, libération par rapport à une enfance brimée, inspiration autobiographique, engagement intellectuel, passion pour le style et la créativité littéraire, création d'une revue et d'une maison d'édition, une sorte d'étonnante gémellité apparaît

²² Notons toutefois la bonne idée de placer le sommaire en première page de couverture au lieu de deuxième.

²³ Agacé par la lenteur d'acceptation de *La Porte étroite* par *La Revue de Paris*, Gide publiera son roman en 1909 dans les trois premiers numéros de *La NRF*. (A noter que l'année précédente, Jean de Gourmont, frère de Rémy, publie dans le *Mercure* également un roman en trois livraisons.)

²⁴ De quoi faire rêver Gide : « Il fonde, avec Alfred Vallette et quelques autres, le *Mercure de France*. Il entre à l'*Echo de Paris*, au *Journal* .../... il débute, en 1897, au théâtre, avec le *Plaisir de rompre*. De plus en plus son talent s'affirme ; les jeunes viennent à lui, il a des imitateurs : il fait école.../... le 31 octobre 1907, il est élu membre de l'Académie Goncourt... », mais également réagir : « Il y a en lui, à côté de l'homme de lettres, l'homme politique. Il aime le socialisme, et déteste la religion... »

²⁵ Son article relève d'une admiration conforme à celle de Gide, il cite *Le Petit Bohémien*, et il écrit à propos de Jules Renard : « De tels justes sont vraiment le sel de la littérature. »

²⁶ Très actives, les Editions de la NRF ont déjà en 1913 une trentaine d'ouvrages au catalogue.

²⁷ Lettre du 23 mai 1913.

²⁸ Voir par exemple, l'Introduction de Léon Guichard aux *Histoires naturelles* dans l'édition GF-Flammarion, ou encore *Jules Renard et Buffon* de J. Biard-Millérioux, in Actes du colloque Jules Renard, Nevers, 1990.

entre Jules Renard et André Gide ²⁹, dont les deux noms sont d'ailleurs en symétrie, André étant l'anagramme de Renard.

Eugène Michel
Avril 2001

²⁹ On notera également la symétrie de la passion de Renard pour Victor Hugo avec celle de Gide pour Goethe.